

## LA DAME DE PIQUE

OU  
LE NIHILISME EN RUSSIE.

## CHAPITRE VIII

LES SUITES D'UNE SOIRÉE

Presque au même moment, les sabres et les talons ferrés retentirent sur les marches de l'escalier de bois, et quelqu'un essaya d'ouvrir la porte.

Naturellement elle résista.

— Les coquins sont prévenus et se sont barricadés, fit un lieutenant.

— Faites les sommations, répondit le capitaine.

Le silence le plus profond persistait dans la cave ; cependant, dans l'intervalle de chaque sommation, il était facile de percevoir dans cette obscurité un bruit particulier.

Le capitaine eut un soupçon.

— Brigands, dit-il à son prisonnier, ta cave a une issue secrète, si tu ne nous l'indique pas sur-le-champ, tu es mort.

— Un passage qui conduit aux chantiers, balbutia l'hôtelier à demi mort de frayeur.

Deux ou trois gendarmes remontèrent l'escalier en courant pour prévenir leurs camarades.

— Enfoncez la porte, rugit le chef.

Des coups de haches firent sauter les planches en éclats, mais derrière les planches, les tonneaux résistaient encore.

Dans la cave, l'évasion continuait toujours, plus des trois quarts des conjurés avaient déjà pu sortir.

— De l'ordre, de l'ordre, répétait à demi-voix Nil Antonovitch, nous avons le temps, et...

Un coup de pistolet tiré à l'ouverture extérieure du passage et suivi du cri : trahison, interrompit sa phrase.

Alors ce fut une bousculade indescriptible dans l'étroit passage d'où les plus avancés se repliaient sur ceux qui les suivaient.

— Nous sommes pris, crièrent alors quelques exaltés, plutôt la mort que la Sibérie ! et ils armèrent leurs revolvers ; d'autres, sans espérance, s'efforçaient de soutenir la barricade.

Mais les coups de hache pleuvaient drus, et par les fissures béantes, on apercevait les assaillants dont l'éclat des torches faisaient étinceler les armes.

— À nous, vociféra Antonovitch, que chacun vise son homme, les chefs surtout !

— Vive la liberté ! cria l'étudiant.

Huit coups de feu répondit à ce signal.

Trois hommes tombèrent, le lieutenant de gendarmerie frappa au cœur, un gendarme l'épée fracassée, le malheureux Tourasof le crâne brisé.

Entre ce dernier et le capitaine, Nil Antonovitch n'avait pas hésité, Tourasof aurait pu le dénoncer, c'était une manière assurée d'empêcher toute indiscrétion de sa part.

Les gendarmes ripostèrent par une décharge de leurs carabines qui, tirées au hasard, blessèrent légèrement un des nihilistes au bras.

Quelques autres coups de feu n'eurent pas un meilleur succès ; violemment repoussés, les tonneaux cédèrent, et, sabre au poing, les gendarmes s'élançant dans la cave ; en un instant tout fut fait prisonnier.

A minuit et quelques minutes, trente-deux nihilistes, les mains liées derrière le dos, traversait la Néva, glacée et couverte de neige, entre deux rangs de soldats.

Les portes de la citadelle, formant îlot au milieu du fleuve en face de palais d'hiver, s'ouvrirent puis se refermèrent sur eux.

Leur confiance avait fait place à un morne abattement, ils connaissaient l'ukasse et savaient qu'ils ne sortiraient de la prison d'Etat que pour prendre le chemin de la Sibérie.

Le capitaine apporta la liste de leurs noms à son colonel.

— Je ne vois pas celui de Nil Antonovitch, fit Artamof en fronçant le sourcil, cependant, d'après le rapport d'Aaron, il présidait l'assemblée, et je l'avais particulièrement recommandé.

— Aussitôt après l'affaire j'ai fait opérer une perquisition à son domicile, répondit le capitaine.

— Et il n'y était pas ?

— Au contraire, Votre Excellence, mes agents l'ont trouvé couché et gravement malade.

— Une maladie feinte.

— Le docteur militaire a constaté la fièvre, et la dvornik de la maison nous a affirmé que depuis trois jours il n'a pas quitté le lit.

— Le dvornik ment, connais-tu cet homme ?

— C'est un de nos agents déguisés et sur lequel on peut compter.

— Alors c'est un imbécile.

— L'étudiant est toujours à son domicile, faut-il l'arrêter ?

Artamof réfléchit un instant, puis se ravissant : Non, dit-il, mais qu'on le surveille.

Le lendemain, le journal de Saint-Petersbourg consacrait un article aux événements de la nuit.

— Eh bien ! sœur, tu vois, fit la Sibérienne en le lisant à son amie.

— Pauvre Antonovitch, fit celle-ci.

Nadiège se prit à rire : — Antonovitch n'est pas de ceux qui se laissent prendre, dit-elle, j'ai eu de ses nouvelles ce matin.

— Où se cache-t-il ?

— Nulle part, il n'a pas quitté sa chambre.

— Fœdora ne put retenir un geste de dégoût et s'écria :

— Quoi ! lui aussi ?

— Lui aussi, reprit son amie, qui cependant, savait bien le contraire, et n'ignorait pas qu'après être sorti par la fenêtre avec une échelle de soie, parce qu'il savait à quoi s'en tenir sur son portier, et s'être blotti dans un tonneau vide pendant l'arrestation de ses compagnons, l'étudiant était rentré chez lui de la même manière.

— Notre première bataille n'a été ni heureuse ni glorieuse, continua Fœdora.

— Heureuse et glorieuse, au contraire, puisqu'elle sera utile, répartit l'institutrice.

L'ukasse était une insolence, nous y avons répondu, et puis, as-tu remarqué cette dernière phrase : « C'est à l'intelligente activité du colonel Artamof et à sa fermeté, qu'on ne pourrait trop louer, qu'est due principalement la découverte des criminelles menées de ces perturbateurs du repos public, et de l'arrestation des principaux meneurs. »

— C'est une phrase banale, voilà tout.

— Banale, sottise, empreinte d'un servilisme dégradant, je te l'accorde, mais qui a un bon côté. A partir d'aujourd'hui, tous les nihilistes connaîtront le nom de leur ennemi le plus acharné, et le nom d'un ennemi est toujours bon à savoir.